

Les galaxies musicales de François-Frédéric Guy

Rencontre avec ce pianiste passionné d'astronomie qui donnera, pendant le Festival, l'intégrale des sonates de Beethoven en l'église de La Côte-Saint-André

« **A** 45 ans, j'ai vu la terre entière, j'ai joué avec des chefs immenses et j'ai rencontré des gens exception-

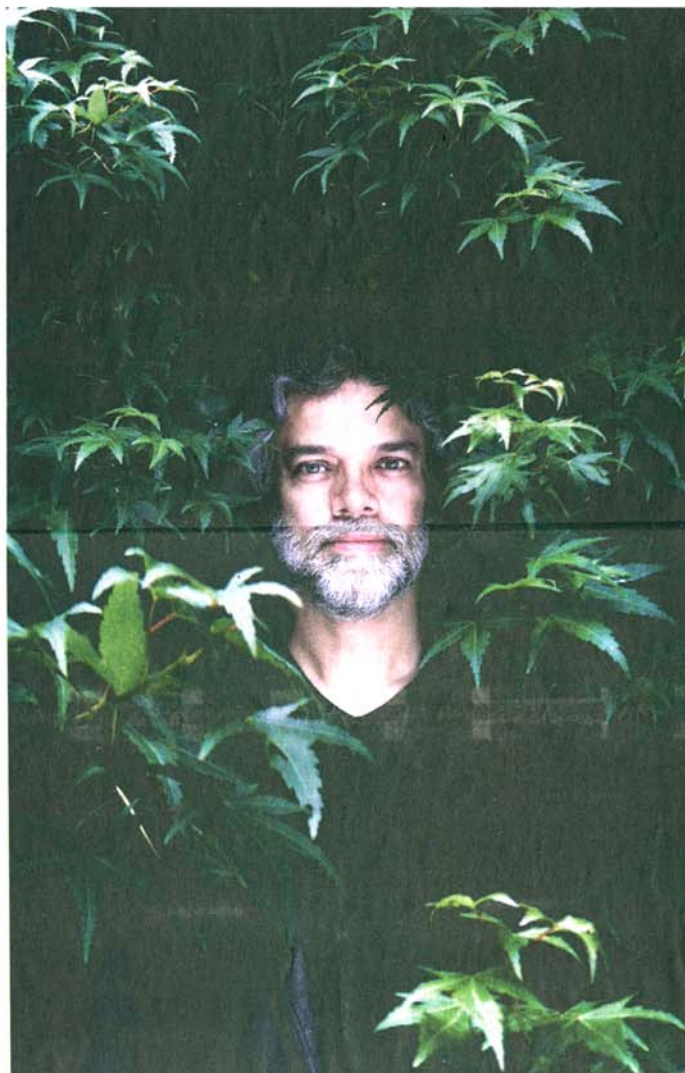
nels. » A entendre François-Frédéric Guy dresser un tel bilan, on pourrait croire qu'il a fini de rouler sa bosse sur la planète musicale. A le regarder, aussi. Les yeux embusqués dans une jungle de poils grisonnants, il a l'air d'un Robinson satisfait de son sort.

De fait, le pianiste au faciès odysseéen a tout du naufragé volontaire lorsqu'il dit se préserver « la possibilité d'une île » dans son océan de concerts, une plage où se ressourcer... en écoutant les autres. Mais ces évasions régénératrices sont rares. La dernière remonte à environ un an et se résume à un souffle : « le Ring », de Wagner. Donnée à l'Opéra de Paris dans son intégralité (pour la première fois depuis 1957) sous la direction de Philippe Jordan, la *Tétralogie* a déterminé un « moment capital » dans la vie du pianiste, qui entretient une passion pour Richard Wagner depuis l'adolescence. « J'ai pleuré après avoir découvert le premier acte de *La Walkyrie* », se rappelle le musicien, alors en proie à un dilemme.

Richard Wagner n'ayant rien écrit pour piano, fallait-il changer d'instrument ? François-Frédéric Guy n'est pas allé jusque-là et a tenté de résorber sa frustration en dévorant l'œuvre de Franz Liszt, « du Wagner pour piano ». Il a bien fait. Sa version de la *Sonate en si mineur* (pour le label Zig Zag Territoires) est un des fleurons de la discographie lisztienne. Quant au piano, il a constitué pour « FFG » un mode d'accès privilégié au firmament. Mais ce n'est pas le seul.

Outre un Yamaha de concert (aussi performant que sa voiture allemande) et un Steinway demi-queue (aussi raffiné que sa cafetière italienne), le mobilier du globe-trotter retranché en banlieue parisienne comporte un télescope. Dès qu'il le peut, François-Frédéric Guy s'adonne, en effet, à l'observation des étoiles. En amateur éclairé. D'ailleurs, il compte bientôt s'offrir une lunette équipée d'un système « Go to ». A son interlocuteur intrigué, il explique qu'il pourra ainsi « pointer » directement « les objets de Messier ». Nouveau blanc dans la conversation. Charles Messier (1730-1817), l'homme qui a répertorié 110 objets célestes, celui que Louis XV a surnommé le « furet des comètes »...

On croit avoir perdu de vue la musique mais François-Frédéric Guy reprend : « L'astronomie, c'est comme le Ring ; j'ai toujours aimé l'immensité, ce qui me dépasse. Chopin, Beethoven... ». Se sentir tout petit devant un compositeur d'exception ? Passe pour Chopin, qui a jadis plané dans la maison familiale sous les doigts paternels. Mais comment croire que Beethoven soit encore intimidant pour quelqu'un qui l'a joué des centaines de fois en public et l'a enregistré sur une quinzaine de CD ? « Il est vrai qu'avec lui je me sens dans mon élément, concède le fu-



DIANE ARQUES POUR « LE MONDE »

ret des sonates, et qu'il a produit en moi une sorte de big bang. »

François-Frédéric Guy est attiré par le corpus beethovenien parce qu'il forme un tout au sein duquel chaque œuvre conduit à la suivante. « *Lopus 109 est plus révolutionnaire que lopus 111* », affirme celui qui n'a pas examiné les 32 *Sonates* par le petit bout de la lorgnette : après avoir donné la totalité de ces 600 pages au cours d'un

même festival (le Printemps des arts de Monaco, en 2008), il les a enregistrées à trois reprises !

Toutefois, selon « FFG », cinq minutes de Chopin (une mazurka) sont aussi efficaces pour tutoyer l'infini que dix heures de Beethoven (les 32 sonates). « *La mazurka, c'est la planète X entre le nuage d'Oort - vaste ensemble sphérique qui serait à la frontière du système solaire - et Pluton, celle qu'on*

n'arrive pas à voir, qui est un minuscule point dans l'univers et qui recèle en elle-même tout un monde. » Les poussières d'étoiles signées Chopin seront donc explorées par ses soins « dans les dix ou quinze prochaines années ». De même que la galaxie Mozart, pour une tout autre raison. « Je veux sonder son art de la dramaturgie jusque dans les sonates habituellement délaissées, éclairer ce qui se joue dans l'ombre de la main gauche. »

Le théâtre sous les notes de musique. Wagner, Mozart et Beethoven, même combat pour ce metteur en scène du clavier qui, après avoir dirigé des concerts depuis le piano, envisage tout bonnement de monter sur l'estrade pour interpréter des symphonies. Aboutissement logique d'une réflexion entamée dans les années 1990 avec

« Avec Beethoven, je me sens dans mon élément. Il a produit en moi une sorte de big bang »

le pianiste Leon Fleisher, devenu son mentor. « Il m'a appris mon Beethoven », confie « FFG », en soutenant que le refus des interdits proclamés par le compositeur le rapproche des créateurs de notre époque.

De fait, la musique contemporaine est très présente dans l'activité du pianiste, chamberiste et chef d'orchestre en devenir, qui, sur son site (www.ffguy.net), réserve un espace à ses compositeurs de prédilection. Bruno Mantovani a sa faveur pour un humour et une prolixité qui l'apparentent à Joseph Haydn et pour son sens de la synthèse qui le situe au niveau d'un Maurice Ravel. Son *Concerto pour deux pianos*, dont François-Frédéric Guy a assuré la création anglaise, en février, avec la pianiste franco-arménienne Varduhi Yeritsyan, « ressemble à un vaisseau spatial et donne une image plus complexe du compositeur que celle habituellement véhiculée ».

Chez Marc Monnet, créateur iconoclaste et expert en programmation (directeur artistique du Printemps des arts de Monaco, c'est grâce à lui que l'intégrale des sonates de Beethoven y a été donnée en 2008), comme chez Hugues Dufourt, en passe de lui écrire une nouvelle pièce, François-Frédéric Guy apprécie la dimension visionnaire, une qualité qui lui permet de se retrouver pleinement dans la « musique spectrale ». Gérard Grisey, l'un des fondateurs de ce courant apparu dans les années 1970, a d'ailleurs composé une œuvre qui lui est chère. Tant pour son titre, *Le Noir de l'étoile*, que pour ses données scientifiques, fournies par l'astrophysicien Jean-Pierre Luminet. Ce dernier est, en effet, un proche du pianiste au télescope. ■

PIERRE GERVAISONI